

Première partie

**UN MÊME TITRE :
DEUX AUTEURS,
DEUX ÉPOQUES,
DEUX ARTS**

I. Vie et œuvre de M^{me} de Lafayette

1. La vie

1.1. L'enfance et la jeunesse

Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, future M^{me} de Lafayette, naît à Paris, en 1634, dans le quartier Saint-Germain. Elle est la fille de Marc Pioche de la Vergne et d'Isabelle Péna qui se sont mariés le 5 février de l'année précédente, à Saint-Sulpice. Le père, de petite noblesse, est un ancien militaire et la mère appartient à une famille de médecins de la Cour.

L'enfant est baptisée, également à Saint-Sulpice, le 18 mars 1634, en présence notamment de deux personnages illustres et influents : son parrain, en effet, Urbain de Maillé, marquis de Brézé, est le beau-frère du cardinal Richelieu et sa marraine, Madame de Combalet, la future duchesse d'Aiguillon, est la nièce du cardinal.

Les parents de Marie-Madeleine auront deux autres filles : Eléonore-Armande, en 1635, et Isabelle-Louise, en 1636, toutes deux destinées à la vie religieuse pour faciliter l'établissement de leur sœur aînée. On sait peu de choses sur les années qui suivent, sinon que la famille, après un séjour au Havre, s'installe dans une maison située sur un terrain que le père a acquis, en 1640, au 16 de la rue de Vaugirard, tout près du jardin du Luxembourg.

M. de la Vergne décède, en 1649, peu après avoir été nommé maréchal de camp, en remerciement de sa fidélité à la famille royale, lors des premiers troubles de la Fronde. Le 2 décembre de l'année suivante, Isabelle Péna se remarie, toujours à Saint-Sulpice, avec Renaud-René de Sévigné, l'oncle, par alliance, de la marquise de Sévigné de huit ans l'aînée de Marie-Madeleine.

Toutes deux se connaissaient depuis plusieurs années ; elles avaient, en effet, été élèves d'un illustre grammairien, Gilles Ménage (1613-1692), auteur en 1650, notamment, d'un ouvrage sur l'origine de la langue française et elles lui vouaient, depuis le début, une admiration doublée d'une amitié qui ne se démentira jamais par la suite.

En cette même année 1650, et grâce à sa marraine la duchesse d'Aiguillon, Marie-Madeleine, âgée de seize ans, est nommée demoiselle d'honneur de la reine ; l'année suivante elle fait la connaissance d'Henriette d'Angleterre¹, dont elle sera la confidente jusqu'à la fin tragique de la jeune princesse. M^{lle} de la Vergne se trouve ainsi, dès cette époque, dans l'entourage immédiat de la famille royale.

Mais en 1652, Renaud-René de Sévigné, proche du cardinal de Retz² (l'un des principaux responsables de la Fronde) doit s'exiler en Anjou, au château de Champiré, où le rejoindront sa femme et Marie-Madeleine en 1653, ainsi que Gilles Ménage. Ils y resteront jusqu'en 1654.

-
1. Henriette d'Angleterre (1644-1670) est alors réfugiée en France, à la suite de la décapitation de son père, le roi d'Angleterre, Charles I^{er}, en 1649. Elle épousera en 1661 le duc d'Orléans et deviendra ainsi la belle-sœur de Louis XIV.
 2. Renaud de Sévigné, en 1654, aidera d'ailleurs le Cardinal à s'évader de la prison de Nantes où il a été emprisonné.

La Fronde

La Fronde est un soulèvement qui intervient pendant la minorité de Louis XIV, sous la régence d'Anne d'Autriche. Il s'agit d'abord d'une Fronde parlementaire, menée par le Parlement de Paris contre la politique fiscale de Mazarin et la montée de l'autorité monarchique. Elle dure plus d'un an (1648-1649) et est marquée par l'édification de barricades dans la capitale et par la retraite de la Cour à Saint-Germain. Elle se conclut provisoirement par la paix de Rueil (11 mars 1649). Mais une seconde Fronde éclate au début de 1650, menée cette fois par les princes, en particulier le prince de Condé et la duchesse de Longueville, avec l'appui secret de l'Espagne. S'engage alors une véritable campagne militaire contre les troupes royales. Un moment maîtres de Paris, les Frondeurs se livrent à des exactions qui provoquent la lassitude de la population parisienne et entraînent son ralliement à la monarchie. Le 21 octobre 1652, Anne d'Autriche et Louis XIV, devenu majeur, rentrent dans la capitale. La Fronde des Princes contre le pouvoir royal aboutit ainsi au renforcement de l'absolutisme.

1.2. L'épouse et la mère

À la fin de cette année 1654, Isabelle Péna décide de revenir à Paris, avec sa famille, dans le but de chercher un parti avantageux pour sa fille. Elle ne tarde pas à le trouver en la personne de François, comte de Lafayette, un veuf de trente-huit ans, militaire de son état et descendant d'une famille de haute noblesse d'Auvergne. Le contrat de mariage est signé le 14 février 1655, en présence notamment de la marquise de Sévigné. Mais la mariée n'apporte aucun dot et les terres du mari sont grevées de dettes...

Le couple s'installe alors dans les résidences auvergnates du comte, au demeurant assez modestes, même si on parle de châteaux, près de Gannat. La vie provinciale et solitaire ne semble pourtant pas déplaire, au début, à M^{me} de Lafayette, si l'on en croit du moins ce qu'elle écrit à Ménage, le 1^{er} septembre 1656 :

« Pour moi j'aime bien mieux ne voir guère de gens que d'en voir de fâcheux et la solitude que je trouve ici m'est plus agréable qu'ennuyeuse. Le soin que je prends de ma maison m'occupe et me divertit fort, et comme d'ailleurs je n'ai point de chagrin, que mon époux m'adore, que je l'aime fort, que je suis maîtresse absolue, je vous assure que la vie que je fais m'est fort heureuse. »

Il n'empêche, elle n'a pas oublié Paris ; si bien qu'après la mort de sa mère, en février 1656, elle multiplie les séjours dans la capitale, ne serait-ce que pour s'occuper des nombreux procès qui accablent son mari. Du reste, les deux enfants du couple seront baptisés à Saint-Sulpice : l'aîné, Louis de Lafayette, le 7 mars 1656, et le second, René-Armand, le 17 septembre 1659¹. À partir de cette date, et jusqu'à sa mort, Madame de Lafayette résidera à Paris, rue de Vaugirard, et son mari, resté en Auvergne, ne l'y rejoindra que très rarement ; sa mort, en 1683, passera d'ailleurs inaperçue.

1. Le premier deviendra abbé et mourra en 1729 ; le second sera officier et décédera en 1694.

1.3. La «précieuse»



La préciosité

La préciosité est un phénomène social et culturel qui se développe au cours du XVII^e siècle, au sein de la noblesse parisienne, en réaction contre la grossièreté de la Cour du siècle précédent. Elle constitue un idéal de raffinement et triomphe dans les salons présidés par des femmes. Les plus renommés sont ceux de Madame de Rambouillet (jusqu'au milieu du siècle), puis de Mademoiselle de Scudéry (à partir de 1650), dans le Marais, enfin de Madame du Plessis-Guénégaud qui reçoit en son hôtel de Nevers ou dans son château de Fresnes, près de Lagny.

Dans ces salons se côtoient des grands du royaume, Condé entre autres, mais aussi de beaux esprits et des écrivains de renom, comme Voiture, La Rochefoucauld, Racine, Boileau, M^{me} de Sévigné ou M^{me} de Lafayette qui tiendra elle-même un salon. On y parle des grands problèmes du moment mais, surtout, on y développe une éthique amoureuse, inspirée de l'amour courtois, qui confère à la dame un rôle privilégié et impose à son amant des règles pour prétendre la conquérir (comme le montre la carte de Tendre, décrite dans *Clélie* (1654-1660), le long roman de M^{lle} de Scudéry. En ce sens elle est un féminisme avant la lettre : les précieuses notamment s'interrogent sur l'amour dans le mariage et discutent même du divorce.

Mais la préciosité a également une dimension esthétique. Pour exprimer cet idéal amoureux, la littérature précieuse refuse les sujets bas et vulgaires, met en scène des héros prestigieux, utilise un langage très soutenu et use volontiers d'un vocabulaire hyperbolique. Si elle ne constitue pas une école littéraire, la préciosité aura cependant une influence considérable sur la littérature de la seconde moitié du XVII^e siècle. Elle développera, en particulier, la mode des portraits et le goût de l'analyse du cœur et de la passion amoureuse.

Si les deux maternités ont considérablement affaibli Madame de Lafayette, cela ne l'empêche pas de participer activement à la vie culturelle parisienne. Déjà, en Auvergne, elle n'avait cessé de s'intéresser à ce qui se publiait à Paris. C'est ainsi qu'elle avait supplié Ménage de lui faire parvenir, au fur et à mesure de leur parution, les tomes de *Clélie*, le roman de son amie Mademoiselle de Scudéry¹. Mais son retour définitif à Paris lui permet de nouer de nouvelles amitiés avec des écrivains comme Huet (1630-1721) ou Segrais (1624-1701), notamment, dont elle sollicitera l'aide pour certaines de ses œuvres, on le verra.

Ses diverses relations lui ouvrent, en outre, les portes des Salons de la préciosité les plus en vue : celui de M^{lle} de Scudéry, bien sûr, mais surtout celui que tient Madame du Plessis-Guénégaud, tantôt à l'Hôtel de Nevers, près du pont Neuf, tantôt dans son château de Fresnes. Madame de Lafayette est d'ailleurs si intime avec la maîtresse des lieux qu'il lui arrive de coucher dans l'une ou l'autre de ces résidences. C'est pourquoi Somaize, un contemporain, n'hésite pas à la faire figurer dans son *Grand dictionnaire des Précieuses* (1661), sous le pseudonyme de Féliciane. Voici le portrait qu'il en dresse :

« Aimable et spirituelle, d'un esprit enjoué, elle est civile, obligeante et un peu railleuse ; mais elle raille de si bonne grâce qu'elle se fait aimer de ceux qu'elle traite le plus mal ou du moins elle ne s'en fait pas haïr. »

1. En fait le roman comportera 10 tomes et leur parution s'échelonnera de 1654 à 1660.

Le jansénisme

Il s'agit d'un mouvement religieux, né dans la première moitié du xvii^e siècle, au sein de l'Église et qui va en menacer l'unité. Il s'inspire de l'interprétation qu'un évêque, Jansen (d'où le nom jansénisme), a faite de la pensée de Saint Augustin (iv^e-v^e siècle) à propos de la grâce divine. Pour les jansénistes, l'homme ne peut espérer le salut, après la Chute, que par la grâce « efficace » que Dieu accorde aux seuls prédestinés, indépendamment de leurs actions. Ils s'opposent ainsi à la doctrine reconnue par l'Église, celle des jésuites, pour qui l'homme ne doit son salut qu'à une grâce divine « suffisante » qui lui laisse la responsabilité de ses actes.

Le jansénisme prend son essor dans deux abbayes féminines : l'une, située non loin de Versailles, dans un vallon désert, Port-Royal des champs, que la Mère Angélique Arnauld a réformée en 1609 ; l'autre, également nommée Port-Royal, située à Paris, rue du faubourg Saint-Jacques. Il s'agit, pour la mère Angélique de revenir à la pureté et à la sévérité de la règle cistercienne.

Le jansénisme engendre une morale austère et rigoureuse (à la société mondaine, il oppose une vie contemplative et solitaire) et s'accompagne d'une vision pessimiste de l'homme gouverné par ses passions qui marquera profondément des écrivains influencés par cette doctrine comme Pascal, Racine, La Rochefoucauld ou M^{me} de Lafayette, et d'une façon générale la littérature classique.

Le Salon de l'hôtel de Nevers revêt une importance capitale dans la vie de Madame de Lafayette puisque, parmi les personnages illustres qui le fréquentent, s'y distingue le duc de La Rochefoucauld, qu'elle connaissait déjà, probablement depuis 1655, mais qui va devenir un ami passionné, voire un amant fidèle (sans doute platonique), jusqu'à sa mort en 1680. Si elle n'a guère apprécié les *Maximes* du Duc, qu'elle a découvertes